

La marche des maris
battus

Mage Stiven Makanga

La marche des maris battus

Un drame silencieux

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Cette parturition artistique est un cumul de fiction et des faits réels
vécus par son créateur.

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12189-5

*À Charles Waly Meissa Niane,
Bayonne Bimangou Barlon Gyllone, Pierre Lemeck Mafouana
Makosso et Mboundou Nganka Johann Michael.
Aux enfants : Mambouana, Nguimbi et Makanga. À Obilangomo
Baaba Euphrate merveille pour ses conseils et soutien infailibles.
À tous ceux qui porteront cet opus au summum de son triomphe.*

Préface

De l'insolite à la stupeur, de la révolte à l'indignation, du scandale à la chienlit, le lecteur sensé va passer par toutes les humeurs au fil des pages de ce roman qui sort des sentiers battus comme cette *Marche des maris battus*, véritable brûlot des bonnes mœurs, selon les règles de la morale chrétienne, musulmane, hindoue, animiste ou simplement humaine.

Oui, ce roman est un véritable pavé jeté dans la mare tranquille où coassent grenouilles et crapauds dans leur train-train quotidien où, repus de petites bestioles qui peuplent les marais, ces batraciens s'adonnent à cœur joie dans un concert assourdissant à l'expression de leurs joyeusetés. Mais, qu'on vienne à jeter dans leur paisible milieu, quelque objet faisant « plouf ! » dans l'eau, de saisissement, tout serait silence. Un silence pour s'interroger avec inquiétude et appréhension, ce qui leur arrive troublant les habitudes du milieu.

C'est par cette anecdote que le lecteur de ce livre de Mage Stiven Makanga, va cerner la problématique de la rupture du *modus vivendi* installé chez les Humains comme valeurs de civilisation, intériorisées dans le logiciel mental de chaque être sur terre, partagées par la communauté. Des pratiques sociales sont ainsi entrées dans tous les esprits et personne ne s'en émeut, quelles qu'elles soient puisqu'elles sont soit un legs ancestral, soit un héritage sociologique dont tout le monde s'est accommodé au fil des siècles ou des millénaires.

Si au XXI^e siècle, les gens s'émeuvent du phénomène Dubaï Porta Porty avec des scènes eschatologiques de femmes avalant des excréments humains avec allégresse, sans gêne ou pratiquant

la zoophilie dans le même état d'esprit, en s'accouplant avec des animaux domestiques, c'est que ce sont non seulement des pratiques immorales et contre nature, mais surtout qu'elles viennent bousculer dans la tête, l'ordre normal des choses établies et tolérées par le commun des mortels.

Jusqu'à preuve de contraire, quel que soit l'espace géographique de la planète terre, considéré, il est de notoriété publique que la femme, épouse de l'homme, est sa compagne qui lui voue un respect quasi religieux de sorte qu'elle lui est soumise au point d'en être traitée dans certaines communautés, presque comme une esclave, obéissant à toutes les excentricités masculines, voire des violences tous azimuts allant du moral au physique.

Ce qui évidemment, chez les humanistes et les religieux, n'est pas toléré et cela est réprimé avec virulence par La Loi y afférant, dans les différents textes constitutionnels des États des cinq continents de notre planète. Phalocrates invétérés, certains hommes croient qu'ils ont droit de vie et de mort sur leurs compagnes et leur font subir tous les sévices inimaginables. Les thuriféraires s'en émeuvent à peine, trouvant toujours une justification à cette barbarie humaine.

Ainsi va la vie, disent-ils, car ils sont du côté des bourreaux et non des victimes. On aimerait bien les voir applaudir et encourager ces actes de torture infligée à leurs frères qui vivent un véritable cauchemar dans leurs foyers conjugaux, comme notre romancier les met en scène dans un scénario à donner la chair de poule.

En effet, la trame de *La marche des maris battus* n'est ni plus ni moins que la revanche des femmes, victimes des violences conjugales dans le monde qui, chaque jour, meurent des suites de celles-ci, presque dans l'indifférence générale. Nous sommes dans un coin de la terre où les hommes sont sous le joug de leurs femmes, lesquelles usent de leur force physique extraordinaire, aidées en cela par le caractère débonnaire ou pacifique de leurs conjoints, pour les mater copieusement parfois devant leurs enfants. Et l'auteur pour corser son intrigue va jusqu'à mettre dans le

lot des victimes, un chef de quartier, chargé de régler ce genre de problèmes sociétaux alors que déferlent chez lui, un cortège impressionnant de ses pairs masculins humiliés au plus haut point, avec des mines patibulaires et correctement rossés par leurs conjointes. On assiste à des scènes où l'horreur se dispute la vedette avec la colère subséquente devant cette série d'actes ignobles.

Quand, en désespoir de cause, le narrateur tout aussi victime que sont certains de ses amis en légitime défense, commet l'irréparable en trucidant, involontairement, sa femme après des années cauchemardesques passées avec elle, on est pris de remords avec lui qui aura été poussé à bout, par sa tigresse de femme. Le procès qui s'en suit donne l'occasion au romancier de rendre un bel hommage aux hommes de droit, qui savent dire le droit en toute objectivité et impartialité, taisant l'émotion et le droit de cité à la raison d'une justice expurgée de toutes les pesanteurs exogènes au Droit.

Ce roman est un pied d'appel lancé aux hommes et aux femmes, adeptes des violences conjugales qui endeuillent chaque jour à travers le monde, au moins une famille. Il est une invite à aplanir toutes les divergences au sein des foyers conjugaux par une concertation entre les deux partenaires, unis pour le meilleur et pour le pire, entendu que la vie à deux est une équation à plusieurs inconnues, dont la résolution tient de l'application simple d'une formule magique : S'AIMER.

Oui, ce verbe est conjugué dans les coulisses après le coup de foudre, suivi de sa conjugaison solennellement déclamée devant les parents des deux familles réunies, l'État civil pour l'officialisation de l'union et plus tard devant le pasteur, le prêtre ou l'imam. Ce verbe, disais-je, doit poursuivre sa conjugaison au présent permanent, jusqu'au futur sans le conditionnel qui participe à torpiller ce beau verbe AIMER.

Quand on a fini la lecture de ce roman et d'égrener le chapelet des conséquences des violences conjugales, on réalise combien la vie n'a pas de prix ; surtout lorsque les portes de la prison s'ouvrent et se referment sur votre bêtise, en arrêtant ce conte fée

qu'est le mariage, en cessant de semer à chaque instant les graines fécondes de l'amour du prochain, ce trésor humain avec lequel on a scellé une union *ad vitam aeternam*.

On connaît jusqu'ici, le poète et essayiste Mage Stiven Makanga. Voilà qu'on découvre le romancier. Dans ce genre majeur si exigent, il a su tirer magistralement son épingle du jeu littéraire en stupéfiant le lecteur, en l'emmenant, au-delà de la fiction, à réfléchir sur les destins humains qu'il peint par les tares qu'il expose pour en tirer des leçons de vie. Et ça, n'est-ce pas le but ultime de la littérature ?

On peut affirmer sans risque d'être contredit par le lecteur après nous, que ***La marche des maris battus*** entreprise par Mage, est un sage parcours du combattant intrépide des maux de société, par la magie de ses mots qui, avec son bistouri lyrique, les charcute, les anesthésie et les soigne pour sauver l'humanité de la barbarie de certains locataires de la terre mère qui ne savent point l'aimer, comme sont incapables de le faire, ces femmes-vipères, personnages atypiques dans leur cruauté de mantes religieuses qui assouvissent leur passion, en croquant de leurs dents assassines, leurs mâles les saignant dans leur orgasme. Cruelles créatures, les femmes de ce livre ne sont rien moins que de funestes salopes à vouer aux gémonies.

Pierre Ntsemou, écrivain & critique littéraire

Avant-propos

De l'homme, est sortie la femme. Par amour, Adam dans le jardin d'Eden a mis l'humanité tout entière en péril, condamnant tout être humain de passage sur cette terre devenue éphémère du péché chronique de son acte. Certains souhaiteraient plutôt dire : le péché d'Ève, hélas. Si l'homme doit protéger la femme, alors qui serait donc en charge de protéger l'homme ?

Femme qui es-tu ? Un bien ou un mal ? Un bonheur ou un malheur ? Un délice ou un déboire ? Je me demande, je me questionne. Souvent dans cet élan de philosophe, ma tête chavire au large des remords. Quand j'observe tendrement les agissements de ma mère adorée, elle qui me connaît mieux plus qu'un secret dévoilé, elle qui sait bien me prendre et m'adoucir, je m'invite à temporiser dans une atmosphère de retenues et de tempérance.

Amicalement, dans cette allure se taisent donc mes inquiétudes et mes allégations dans un silence sans gloire. Elle qui me donna un espace de confort dans ses entrailles, elle qui gouverna mes premiers pas, elle qui m'allaita, elle qui m'ouvrit les yeux au regard du monde ; oh ! Permettez-moi dans ma transe narrative d'emprunter ces précieux vers de Camara Laye lui qui a su décrire, désigner et peindre ce fabuleux instant, écoutez alors ma voix.

J'exhorte la femme : aimez-nous, protégez-nous, obéissez-nous, respectez-nous, donc soyez soumise.

Sachant qu'il n'y a que deux êtres sur terre, l'homme et la femme, nous sommes impérativement condamnés dans l'intérêt réciproque à nous comprendre, à nous respecter mutuellement, selon les prescrits du Tout-Puissant. Si dans le noir extrême, dans l'abîme,

dans l'abysse profond de l'aveuglement nos mains et nos pieds nous renseignent mieux, que nos yeux alors, dans les relations sentimentales, dans le mariage ce serait la soumission de la femme envers son mari, qui renseignerait mieux que l'irrespect ou la vendetta.

Nombreux sont des hommes qui vivent un mariage infernal où les violences s'entrechoquent au carrefour de la vie. Les hypertendus craquent, les lâches se suicident, les poltrons désertent le domicile, les peureux gardent le silence, les courageux tiennent le coup avec tout le cortège des tragédies à porter et à supporter. Le sage averti le sait, le secret des eaux douces et calmes est bien évidemment leur profondeur. L'homme est ce fleuve profond qui supporte la femme quand tout vacille, se perd, dégringole dans sa prairie. Celui-ci lui tient la main, l'escorte et la sort de sa tanière ou de son gîte qui le suffoque.

Bien entendu ou comme convenu, la femme n'a reçu de personne, ni de Dieu l'ordre de mission à porter main, à brutaliser ou à violenter l'homme même si elle s'avère plus forte que celui-ci.

Des hommes pleurent, des hommes souffrent dans le silence quelque part, peut-être à côté, il faut leur tendre une perche, une main, un bâton afin qu'ils sortent du gouffre, de la fournaise des femmes qui portent la culotte en lieu et place d'une jupe. Il faut à tout prix les repêcher d'une telle sale besogne.

Incontestablement, les violences faites aux hommes sont plus mortelles, plus fatalistes, plus funestes, plus désastreuses que celles que subissent les femmes.

Très souvent, les hommes violentés par les femmes meurent avec leurs regrets, leur amertume, leurs douleurs, leurs dédains, leurs peurs et surtout avec le secret de ce mal endurci qu'ils n'arrivent nullement à extérioriser et à exorciser ; au nom de la honte, des critiques ou des moqueries... si une femme a donc la chance de rendre un homme heureux, il faut le faire sans hésitation. Souvent, les hommes qui vivent un mariage défectueux avec les brimades, le manque de paix et des violences qui leur sont faites se heurtent et souffrent en silence.

Cet ouvrage sera certainement un éventail qui va chasser et éparpiller le vent des violences qu'endurent certains de nos frères et nos pères. Car l'écrivain est le confident de tout le monde.